

architecture sévère en harmonie avec celle de l'église, sont agenouillées les statues en bronze doré de Charles-Quint, de Philippe II, de l'infant don Carlos et d'autres princes et princesses de la famille. Dans le chœur qui fait face à l'autel, on montre la stalle où s'assit pendant quatorze ans le pâle fils du grand empereur à la fière devise.

On descendit ensuite au *podridero* (pourrissoir), nom énergique qui a prévalu sur celui de Panthéon, et qui est assurément plus philosophique et plus chrétien. C'est un caveau octogone dont les parois sont revêtues de jaspes et de marbres de couleur. Là sont déposées dans des sarcophages de forme antique, qu'abritent des niches symétriques, les dépouilles des rois et des reines qui ont laissé succession.

Autrefois, nous étions seul quand nous visitâmes ce lieu funèbre, et nous pouvions nous livrer à notre lugubre impression. Décidément, nous ne sommes pas de l'avis des six prophètes. L'Escorial solitaire, avec son immense ennui au milieu de son désert aride, nous plaît mieux que l'Escorial animé, pimpant et frétilant des trains de plaisir.

## VII

Quand on voyage et qu'on visite une de ces villes longtemps rêvées, dont l'esprit cherche par avance à se représenter la configuration, on est souvent affecté d'un sentiment pénible, non pas celui d'un désenchantement vulgaire, car il est des réalités qui dépassent le songe, mais on éprouve la crainte de ne jamais revoir ce qui excite votre enthousiasme. Le temps vole si vite pour la pauvre race des éphémères; la vie, même la plus heureuse, est si mêlée de soins, de devoirs, d'obstacles, de dérivations involontaires; elle s'échappe par tant de fissures sans que l'eau du vase se renouvelle, qu'on exécute bien rarement ses plus fermes résolutions. « Reverrons-nous jamais Tolède? » disions-nous, il y a bien des années déjà, avec une profonde mélancolie, en quittant les murs de la cité romantique; et plus d'une fois ce désir d'errer encore à travers son dédale de ruelles escarpées venait nous tourmenter, pendant que, penché sur notre pupitre, nous écrivions tristement le compte rendu de quelque insipide vaude-



ville et de quelque lourd mélodrame, ou que, sur le trottoir d'une belle rue régulière à faire bâiller, nous attendions le passage d'un omnibus toujours complet, sous une pluie fine, menue, persistante, tombant d'un ciel gris comme des fils d'araignée ou des aiguilles anglaises. Oh ! comme alors, aux rayons d'un soleil intense, se découpait sur un fond de ciel bleu, avec ses tons d'orange, la magnifique porte moresque à l'arc évidé en cœur, si bien nommée la *puerta del Sol*, qu'on rencontre après avoir passé le pont d'Alcantara et sous laquelle on passe pour grimper à la place Zocodover ! comme se rebâtissaient par les magies du souvenir, ce rapide architecte, les vieilles murailles, les vieux palais, les vieilles églises ! car, Dieu merci, rien n'est moderne à Tolède ; comme tout se remettait à sa place, avec le relief, l'accent et la couleur d'autrefois ! comme nous gravissions, en idée, ces rues étroites, aux coudes imprévus, aux changements brusques de niveau, pareilles à des lits de torrent et bordées de maisons mystérieuses rappelant les maisons d'Alger ! Eh bien, ce que nos souhaits incessants et nos combinaisons toujours dérangées n'avaient pu faire, le hasard d'une inauguration l'a accompli avec cette facilité des choses soudaines où la volonté n'a point part. Nous avons revu

Tolède, chez qui nous n'avions pu aller mettre notre carte à un second voyage d'Espagne.

Cette fois, nous y sommes transporté par le *ferro carril*. En 1840, un piquet de chasseurs escortait la diligence et l'on s'arrêtait à Illescas pour faire un assez piteux repas. Le chemin de fer vous mène à la station d'Aranjuez ; un autre railway partant de la même gare vous reprend et vous dépose à Tolède, où il s'arrête après vous avoir fait traverser des campagnes dénudées et médiocrement pittoresques.

Un omnibus vous attend à la descente du chemin de fer. O civilisation, ce sont là de tes coups ! Au Romantisme, qui jure par son épée et sa dague de Tolède, tu réponds : « Omnibus ! » et le Romantisme, tout penaud, monte en rechignant dans l'affreux véhicule, paye deux réaux pour lui et un réal pour sa malle quand il en a une. Mais ne vous effrayez pas trop de ces lamentations. Tolède est une ville rébarbative et farouche qui ne se laissera pas facilement prendre d'assaut par le progrès. Elle est bâtie à 568 mètres au-dessus du niveau de la mer ; sur un rocher dont les sept cimes forment une espèce de plateau tumultueux où l'idée d'aller bâtir ne pouvait naître qu'à ces hommes du moyen âge qui plaçaient leurs logis à côté des aires d'aigle. Le Tage,



coulant au fond d'une déchirure hérissée de roches noirâtres, décrit une courbe et embrasse la ville comme le Rummel embrasse Constantine. Deux vieux ponts superbes, le pont d'Alcantara et celui de Saint-Martin, relient la ville, située sur son sommet isolé, aux campagnes environnantes. En traversant le pont d'Alcantara, qui se présente à vous lorsqu'on vient de Madrid, la guitare de « Gastibelza, l'homme à la carabine, » vous revient en mémoire avec l'air de Monpou, et l'on se surprend à fredonner d'une voix plus ou moins fausse :

Vraiment, la reine eût près d'elle été laide  
 Quand, vers le soir,  
 Elle passait, sur le pont de Tolède,  
 En corset noir.

Mais sur quel pont passait doña Sabine? Était-ce le pont d'Alcantara ou le pont de Saint-Martin? Problème difficile à résoudre et bien fait pour occuper la rêverie d'un voyageur. Nous penchons pour le pont d'Alcantara, il est le plus fréquenté. Doña Sabine était coquette, puisqu'elle s'est enfuie avec le comte de Saldagne, séduite par un anneau d'or, par un bijou. Il est peu probable qu'elle eût choisi pour sa promenade du soir le pont de Saint-Martin, qui ne mène qu'à la sierra de Guadalupe.

Mais laissons doña Sabine, Gastibelza et la Tolède des ballades pour revenir à la Tolède réelle, qui n'est pas moins intéressante.

Quand on regarde cette belle porte encore intacte, pur joyau de l'art arabe, on ne peut vraiment croire que des siècles se soient écoulés depuis l'expulsion des Mores, et l'on s'attend à voir les émirs, en burnous blanc, aux selles chamarrées d'or, gravir la pente escarpée, galopant sur leurs chevaux de la race Nedji. L'illusion est d'autant plus facile que rien n'a été dérangé dans l'antique physionomie de la ville. Elle a toujours sa ceinture de remparts crénelés, dont les fondations se confondent avec la roche qui les continue et dont quelques portions remontent au roi goth Wamba. De belles portes flanquées de tours bâties par les Goths, les Arabes et les Espagnols, complètent cet aspect moyen âge et féodal, et, de quelque côté qu'on arrive, font faire à Tolède une magnifique figure sur l'horizon. Près du pont Saint-Martin, au fond du ravin creusé par le Tage, on discerne une espèce de cave de rocher qu'on appelle le *Bain de la Cava*, et, non loin de là, une tour en ruine avec quelques restes d'arceaux où s'accoudait le jeune roi Rodrigue pour épier les charmes de Florinde folâtrant parmi ses compagnes. Près de l'autre



pont s'écroulent les arcades de briques de l'*artificio de Juanello*, vieille machine hydraulique qui ne fonctionne plus, et s'élèvent les débris du château de Cervantès, qui n'a rien de commun avec l'auteur de *Don Quichotte* et dont on a fait une poudrière. Tout cela fauve, roussi, brûlé, d'une couleur à faire le désespoir et l'admiration des peintres.

On étonnerait fort des cochers anglais ou parisiens si on leur proposait de faire escalader à leurs voitures une pente aussi roide que celle qui mène de la puerta del Sol à la place Zocodover, aujourd'hui, hélas ! place de la *Constitucion* ; mais les cochers espagnols ne s'alarment pas pour si peu. L'omnibus, dont les moyeux, dans certaines rues, rayaient presque les murs, nous descendit à la *fonda del Lino*, encombrée d'une foule inusitée de voyageurs faméliques. Les fournées de convives se succédaient sans relâche, et, tandis que les premiers arrivés se repaissaient, les autres tournaient autour des tables, attendant leur tour en maugréant. La *fonda del Lino* ne vaut pas, comme architecture, la *fonda del Caballero*, où nous nous arrêtâmes à notre premier voyage, et qui était un véritable palais, mais on y mange suffisamment.

Bien que nous connussions la ville de longue main,

force nous fut de prendre un guide pour aller visiter la cathédrale, San-Juan-de-los-Reyes, Santa-Maria-la-Blanca, el Taller-del-Moro, l'Alcazar et autres curiosités. Tolède est bâtie sur le plan du labyrinthe de Crète, et il faut y être né pour retrouver son chemin dans le bloc de ses maisons. Les rues ressemblent aux tubes capillaires des madrépores ou aux couloirs sinueux que pratiquent les tarets sous l'écorce du vieux bois. Nul dessin, nul tracé : les unes montent, les autres descendent, ou plutôt se précipitent comme si elles ne pouvaient se retenir aux parois de la roche, avec des coudes si soudains, des angles si imprévus, qu'on est bientôt désorienté ; elles vont, elles viennent, se croisent, s'enlacent, forment des nœuds, des dédales, des impasses, des cœcums inextricables. Un écheveau dévidé par les griffes d'un chat n'est pas plus embrouillé. Le fil d'Ariane ne suffirait pas à sortir de cette étrange complication de ruelles, de carrefours et de culs-de-sac, où l'on semble avoir évité la ligne droite et la symétrie avec le soin qu'on met ailleurs à les chercher. Les maisons empiètent sur la voie publique, où souvent ne passeraient pas de front deux ânes chargés, et y projettent les saillies de leur aménagement intérieur. On sent là le système moresque qui agrandit la demeure aux dépens



de la rue. Ces maisons, bizarrement enchevêtrées les unes dans les autres et se touchant presque par le toit, ont des physionomies assez farouches. La serrurerie y abonde. Les rares fenêtres sont grillées avec un luxe de barreaux très-complicés et très-ouvragés. Les portes, parfois surmontées de blasons, flanquées de colonnettes de granit, cintrées de nervures et ornées de boules, ont des ferrures formidables et sont semées de gros clous à pointe de diamant. Il faudrait un bélier ou du canon pour les enfoncer. Quand, par hasard, elles s'entre-bâillent, elles ne vous laissent pas pour cela pénétrer les secrets de ces intérieurs mystérieux comme des harems; le regard rencontre un mur; on entre dans la cour ou patio par une porte latérale. Ce n'est ni quelques heures, ni quelques jours, ni quelques mois, mais bien des années entières que nécessiterait l'examen un peu complet de ces mille détails si curieux, si caractéristiques, si instructifs pour l'archéologie et la science. Le dedans est encore plus intéressant que le dehors, à en juger par les deux ou trois maisons où la gracieuse complaisance des habitants nous a permis d'entrer. Que de choses admirables enfouies au cœur de ces constructions désordonnées, de ces pâtés d'édifices à moitié en ruine, que de délicates guipures arabes, que de frêles

chapiteaux découpés dans le marbre, que d'inscriptions en caractères cufiques ornés de rinceaux et de feuillages, que de voûtes en stalactites et en alvéoles d'abeilles à la mode sarrasine, que de plafonds en cèdre du Liban à compartiments peints et dorés, enfouis et perdus sous une triple couche de chaux qu'un lavage ferait revenir au jour! Mais ce sont là des regrets superflus. Les villes ont leur existence comme les hommes, et l'on ne saurait faire revivre celles qui sont mortes.

Autrefois, nous avons remarqué entre ces logis moresques ou féodaux quelques façades pompadour, peinturlurées de couleurs tendres et agrémentées de feintes architectures. Elles ont bien pâli depuis vingt-quatre ans et l'on a eu le bon goût de n'en pas renouveler le badigeonnage. Nous ne les regrettons pas. Ces maisons fardées faisaient tache sur la couleur sombre et sévère de la ville.

San-Juan-de-los-Reyes, où nous arrivâmes après mille détours, porte encore à ses crochets les chaînes des chrétiens captifs délivrés par la victoire des Espagnols sur les Mores. On a relevé, autant qu'on a pu, son beau cloître en ruine, architecture ogivale si élégante et si frêle. Des trèfles évidés à jour, des fragments de



balustrades découpées comme des truelles à poisson, des chapiteaux ouvrés et ciselés en bijou attendent, adossés au mur, qu'une restauration complète leur rende la place qu'ils occupaient et d'où les dévastations de la guerre les ont fait tomber; car on ne doit pas toujours accuser le temps de la mutilation des édifices. Les hommes en ont détruit plus que les années. Dans le réfectoire des moines, où l'on a installé un musée provincial, se voit au-dessus de la porte cette effroyable figure de cadavre en déliquescence de putréfaction qui, par sa poitrine ouverte, laisse échapper un serpent et de longs vers, lugubre image bien faite pour ôter l'appétit. Valdès Léal, le peintre de la pourriture, n'a rien fait de plus horrible. Les tableaux rassemblés dans cette salle au nombre de deux ou trois cents sont en général assez médiocres; ils proviennent de couvents supprimés. On y remarque un *Christ*, une *Sainte Famille* de Ribeira qui, sans valoir les chefs-d'œuvre du maître, ne sont pas indignes de sa brosse énergique et fière. Notons aussi un portrait de Torquemada, le grand inquisiteur, plus curieux comme document historique que comme peinture. Le reste, barbouillé de bitume, mélange d'ascétisme outré et de réalisme barbare, semble avoir fait partie de cette pacotille des Indes qui, partant de

Séville tous les ans, expédiait en Amérique des tableaux de sainteté à l'aune, et pour laquelle le grand Murillo lui-même travailla dans sa jeunesse.

L'église qui avoisine le cloître est du gothique fleuri le plus élégant; une tribune, dont la balustrade ressemble à une vraie dentelle de pierre, circule autour de la nef, s'arrondissant avec les piliers, épousant toutes les saillies et tous les retraits de l'architecture, rompant à propos la hauteur fuselée des colonnes, et formant le plus gracieux et le plus original motif d'ornementation. Le long de la corniche règne une inscription en l'honneur de Ferdinand et d'Isabelle la Catholique. Cet emploi des lettres comme thème de décoration rappelle tout à fait le goût arabe et les légendes de l'Alhambra : des fleurs, des feuillages se mêlent aux caractères gothiques tracés en relief et produisent un effet charmant; des têtes d'ange, des statuettes, des arcs brodés de fleurons et de crosses, de grands blasons aux armes de Castille et d'Aragon, des nœuds gordiens et des aigles, des chimères héraldiques, complètent cette merveilleuse ornementation.

Nous n'entreprendrons pas dans cette lettre rapide la monographie de la cathédrale, qui demanderait un volume. Ce prodigieux édifice est tout un monde, et



chacune de ses chapelles pourrait former une église. A la cathédrale est joint un vaste cloître dont les murailles sont ornées de fresques peintes par Bayeu, artiste de la décadence, doué d'une étonnante facilité. Ces fresques, qui ne sont pas sans mérite, jurent avec le style sévère du monument : l'intérieur de la cathédrale est d'une magnificence au-dessus de l'imagination. Le maître-autel, ou retable, s'élève jusqu'aux voûtes, comme la façade d'un temple gigantesque enchâssé dans le premier. Il étincelle vaguement à travers l'ombre avec des miroitements d'or, des luisants de jaspe et de pierres précieuses. Cinq étages le composent, divisés chacun en quatre compartiments où s'entassent les statues, les colonnettes, les volutes, les rinceaux, les bas-reliefs, les peintures sur fond d'or et tout ce que la furie ornementale d'une dévotion ardente qui ne trouve rien d'assez beau pour Dieu, a pu concentrer de richesses sur un espace donné. Cela est majestueux, sombre et splendide. Au revers de ce retable se dresse le plus singulier, le plus colossal et le plus excessif échantillon du style *churrigueresque* qu'il soit possible de voir. Le style churrigueresque correspond en Espagne à ce que nous appelons le *rococo*. Cette machine se nomme le *transparent* et consiste en une

gloire dont les énormes rayons dorés traversent des nuages de marbre, d'albâtre rubané, de jaspe où tourbillonnent des têtes de chérubins, où s'épanouissent des palmes, des chicorées, des draperies volantes, des ornements tarabiscotés d'une proportion géante : c'est le comble du mauvais goût, de la folie et de l'absurdité, mais l'effet n'est pas moins bizarrement grandiose, et quoique ce *transparent* dépare l'église, on ne voudrait pas le jeter par terre.

Indiquons en deux mots le chœur, œuvre merveilleuse de Berruguete, la chapelle mozarabe décorée de vieilles peintures représentant des combats d'Espagnols et d'Arabes sous les murs de l'ancienne Tolède et le débarquement des Sarrasins en Espagne, la chapelle du comte Alvar de Luna, la pierre où la Vierge posa les pieds lorsqu'elle descendit des cieux pour remettre à saint Ildefonse, son défenseur contre nous ne savons plus quel hérésiarque, la chasuble « en toile de soleil, » et enfin le *sanctuaire* de Notre-Dame, dont la garde-robe ferait envie aux impératrices et aux reines, et qui, les jours de fête, revêt un manteau brodé de deux cent soixante onces de semence de perle, de quatre-vingt-cinq mille grosses perles blanches et noires du plus bel orient et constellée d'étoiles de diamants, d'a-



méthystes et de rubis en nombre immense et d'une valeur de plusieurs millions.

Devant cette Notre-Dame ainsi parée se tenait à genoux, dans une immobilité parfaite, un mendiant de l'aspect le plus étrange et le plus farouche. Il avait une courte barbe noire, de longs cheveux rejetés en arrière, un teint cuivré et de grands yeux fixes, démesurément ouverts sur quelque vision céleste, et dont les paupières ne palpitaient jamais. Ses mains croisées reposaient sur un bâton de berger recourbé en *pedum*. Un haillon bleu indescriptible, des grègues de toile, des chiffons retenus autour des jambes par des cordelettes composaient son costume. Il était sublime. La foi, l'adoration, l'extase, faisaient visiblement rayonner sa face et nous n'aurions nullement été surpris de le voir s'élever au-dessus du sol comme sainte Madeleine dans sa grotte par la seule force de la prière.

Santa-Maria-la-Blanca, el Taller-del-Moro, qu'on ne devinerait pas derrière les murs de pisé qui les cachent, sont d'anciennes synagogues qui vous transportent en Orient par leurs piliers aux chapiteaux évasés, leurs arcs en fer à cheval, leurs murailles blanchies à la chaux et leurs toits plats. Nous les visitâmes à la hâte. L'heure du chemin de fer approchait, et nous eûmes à

peine le temps de jeter un coup d'œil sur le panorama de la ville du haut de l'élégant Alcazar de Covarrubias.

Une heure après, par la vitre du wagon, nous regardions s'évanouir dans les splendeurs d'un ardent coucher de soleil la magnifique silhouette de Tolède, et nous poussions un long soupir de regret. La reverrons-nous encore ? Qui sait ?

#### XVIII

La mine imposante et fière d'Avila, que nous avions aperçue de la station du *ferro carril* en allant à Madrid, nous avait fait une vive impression, et nous nous étions bien promis de nous y arrêter au retour. Dans notre premier voyage en Espagne, nous n'avions pas vu Avila, où alors nulle route n'aboutissait et qui était comme perdue au sein de vastes solitudes. La vie abandonnait lentement la vieille ville, que le chemin de fer va rendre accessible désormais à la curiosité